

Emmanuel Macron ou «le Roi nu». Dévoilement politique dans un contexte de «vide démocratique»

Authors Denis Fleurdorge

denis.fleurdorgel@univ-montp3.fr

Département de Sociologie | Université Paul-Valéry - Montpellier 3

Abstract *Emmanuel Macron or "the naked king". Political unveiling in a context of "democratic void".* The arrival of Emmanuel Macron as President of the French Republic, as unpredictable in his candidacy as singular in his election, offers elements of a reflection around the nature of contemporary power. From this unprecedented situation, it is possible to draw four lines of force: the forms of change at the moment of coming to power - the "paradoxical breaks"; the conception of the presidential function - the "Jupiterian incarnation"; the contemporary context of power - the "democratic void"; and finally, the convergence and effects of all these themes as a form of "neutralization of political rhetoric".

Keywords Democracy | President of the Republic | Jupiterian incarnation | Neutrality | Political show.





*Nul ne voit la scène qui le fit
Nul ne voit la scène qui le défera*

Pascal Quignard (2005)

L'arrivée d'Emmanuel Macron à la présidence de la République française, aussi peu prévisible dans sa candidature que singulière dans son élection, offre des éléments d'une réflexion autour de la nature du pouvoir contemporain. À partir de cette situation inédite, il est possible de tracer quatre lignes de force: les formes de changement au moment d'une arrivée au pouvoir – les «ruptures paradoxales»; la conception de la fonction présidentielle – l'«incarnation jupitérienne»; le contexte contemporain du pouvoir – le «vide démocratique»; et enfin pour terminer, la convergence et les effets de toutes ces thématiques comme une forme de «neutralisation» de la rhétorique politique.

Lorsqu'on suit les premiers pas d'un nouvel élu, non seulement il importe de garder à l'esprit le chemin parcouru juste avant l'élection victorieuse mais aussi d'exprimer ce qui vient intuitivement, par le regard, du nouveau pouvoir qui s'installe. Ce regard intuitif peut prendre le détour d'une petite digression apologétique. Ainsi par les premiers gestes accomplis, les premières paroles proférées, l'intuition et l'expression qui vient rapidement peut être formulée de la manière suivante: «le Roi est nu».

1. Le président nu et le monarque républicain

Lorsqu'on suit les premiers pas d'un nouvel élu, non seulement il importe de garder à l'esprit le chemin parcouru juste avant l'élection victorieuse mais aussi d'exprimer ce qui vient intuitivement, par le regard, du nouveau pouvoir qui s'installe. Ce regard intuitif peut prendre le détour d'une petite digression apologétique. Ainsi par les premiers gestes accomplis, les premières paroles proférées, l'intuition et l'expression qui vient rapidement peut être formulée de la manière suivante: «le Roi est nu».

Depuis le dernier septennat de François Mitterrand¹, la vie présidentielle ne fût qu'une longue et lente désinstitutionnalisation et une profonde désacralisation de la fonction présidentielle. Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Hollande marquèrent graduellement, et dans des registres forts différents, cette érosion fonctionnelle et symbolique du pouvoir. Les raisons de cette situation en sont multiples et complexes. On retiendra l'intrusion massive des médias comme forme illusoire du débat et du commentaire exégétique, l'envahissement réseaux sociaux avec la production à flux tendu de petits commentaires ineptes et souvent diffamatoires, l'injonction de l'immédiateté dans la réponse politique à tous problèmes, l'endogamie

¹ François Mitterrand fut président de la République française de 1981 à 1995 (deux mandats de 7 ans).



structurelle de la classe politique (même école et même formation), une pensée unique et unifiée autour de l'Europe et de la mondialisation économique – une « pensée du conformisme » dirait Tocqueville. La liste et loin d'être exhaustive mais permet de comprendre comment une sorte de « brouillard anomique » s'est diffusée et à enveloppée toutes formes d'expressions et de productions du débat politique en France depuis 25 ans.

Avec Emmanuel Macron l'espoir d'un renouveau, pour ceux qui voulurent y croire, fut de courte durée. En effet rapidement, le président Macron à l'épreuve de l'exercice du pouvoir se dévoila suffisamment rapidement pour qu'une intuition et une impression première se transforma en une réelle « sensation de nudité ». Pour être plus précis encore, ce qui vint à l'esprit fut : « le Président est nu ».

L'expression métaphorique, d'une « nudité présidentielle », renvoie directement et de manière explicite à la pièce Schwartz *Le Roi nu*². Dans cette pièce, sorte d'innocent conte féérique, se cache en fait un véritable pamphlet politique tournant en ridicule les deux grandes figures du totalitarisme. Si *Le Roi nu* représente Hitler, par certains aspects, mais on peut aussi noter que les autorités soviétiques se sont senties visées en reconnaissant une caricature de Staline. Au-delà des deux grandes incarnations totalitaires, le pamphlet reste valable pour décrire le dévoiement de tout pouvoir politique soumis à l'illusion de sa toute puissance. Ceci est d'autant plus inquiétant que le pouvoir est nouvellement installé.

L'expression *Le Roi nu* vient d'une intrigue simple. Henry un jeune garçon de ferme travaillant dans une porcherie tombe amoureux de la princesse Henriette. La suite est évidente, le roi, père de la princesse s'oppose à ce qu'il considère comme une mésalliance nourrissant pour sa fille une union plus stratégique avec l'un de ses cousins. Cousin tyran dans son propre royaume. Face à une telle situation, le Roi décide dans le même élan de bannir Henry de son royaume. Mais Henry, éperdument amoureux, va mettre en œuvre une sorte de stratagème pour que ce mariage ne puisse pas être célébré. Avec l'aide d'un ami, il va se faire passer pour un tisserand capable de confectionner un habit permettant à celui qui le porte ne pas être visible par les imbéciles et les sots. Le roi est immédiatement tenté par l'objet et décide d'en commander un pour le mariage de sa fille pensant profiter, pour l'occasion, d'un moyen d'identifier, par défaut, les personnes remarquables et utiles de son royaume. Ainsi le piège se referme sur le roi. Le jour du mariage de sa fille, et devant tous ces sujets, le roi va apparaître nu. C'est par une exclamation irrépressible – « Le roi est nu », que se défait le subterfuge, dévoilant l'évidence et faisant tomber les masques. Le

² Evgueni Lvovitch Schwartz *Le Roi nu*, Paris, Éditions L'Avant-Scène Théâtre, 2006 (1934). Cette pièce en deux actes est librement inspirée de trois contes du dramaturge et conteur danois Hans Christian Andersen *La Princesse au petit pois*, *Les habit neufs de l'Empereur* et *Le Porcher*.



roi est enfin révélé « tel qu'il est », objectivement, dans toute la posture de son imposture. Ainsi, en généralisant il est possible de retenir une morale à ce conte édifiant, et valable pour tout régime politique : les apparences sont trompeuses. L'histoire n'est pas nouvelle, en son temps Machiavel nous avait indiqué avec détachement que la nature même du politique se situait dans l'obligation même de la « simulation et la dissimulation »³ :

« Mais pour cela, ce qui est absolument nécessaire, c'est de savoir bien déguiser cette nature du renard, et de posséder parfaitement l'art et de simulé et de dissimuler ».

Autrement dit, dans un monde où domine les apparences et le paraître, la dialectique du clair et de l'obscur, les évidences, ou ce que l'on croit être les évidences, ne sont en fait qu'une perception qui ne peut se référer qu'à un *sensorium*. Le *sensorium* représente l'ensemble des sensations, des perceptions, des interprétations qui permettent à un individu d'expérimenter son environnement. Cette notion a été théorisée pour des médias par Herbert Marshall McLuhan⁴. La caractéristique essentielle est que toutes les pratiques politiques sont médiatisées, et même multimédiatisées (télévision, internet, réseaux sociaux, etc.). De sorte que la médiation totale du politique conduit inexorablement à jouer sur nos sens, sur nos perceptions, et donc sur la réception du message politique. De manière plus concentrée, on peut dire que l'évidence en politique se voit ou devrait se voir d'elle-même, mais que paradoxalement, il existe des individus qui s'obstinent et persistent, bien qu'ayant des yeux pour voir, à ne pas voir l'évidence. C'est bien l'effet média. Crier « le Roi est nu », c'est assumer pour les autres ce qui doit être donné à tous de voir. Tout discours sur la « transparence politique » ne peut que laisser dubitatif surtout lorsqu'il émane d'un homme de pouvoir.

Dans la continuité, et au-delà, de l'expression *Le Roi est nu*, il convient se concentrer sur la figure du « Roi ». Mettre dans une certaine proximité de sens, voire en résonance, Emmanuel Macron est la figure du « Roi » n'a rien d'audacieux ou d'impertinent. Depuis plusieurs décennies, il est d'usage, face à certaines dérives fastueuses ou d'une pratique pouvoirs de plus en plus discrétionnaires, et pour le dire pudiquement — d'actes relevant de « fait du Prince », d'assimiler la République française et surtout ceux qui la servent en premier — les présidents de la République, à une forme de « monarchie républicaine ». L'idée et le terme en reviennent au politiste et constitutionnaliste Maurice Duverger⁵. S'inscrivant dans une forme d'analyse comparative des régimes politiques, Maurice Duverger montre que, pour le dire

³ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Paris, Editions des Mille Et Une Nuits, 2000 (1532), p. 71.

⁴ Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy. The Making of Typographic Man*, Toronto, University of Toronto Press, 1962.

⁵ C'est Maurice Duverger qui utilisa cette notion le premier en 1974 dans son ouvrage *La monarchie républicaine. Ou comment les démocraties se donnent des rois*, Paris, Robert Laffont, 1974.



rapidement, le pouvoir exécutif s'est renforcé au détriment du pouvoir parlementaire. Le chef de l'exécutif tend à devenir une sorte de « monarque républicain ». Cette condition inédite dans un modèle républicain trouve son renforcement du fait de l'élection au suffrage universel direct du président de la République, de l'adéquation quasi automatique à une majorité parlementaire stable, et enfin de la bipolarité institutionnalisée de la vie politique française. On peut aussi ajouter au tableau, l'affrontement simulacre des parties de gauche et des parties de droite, auxquels s'ajoute le doux frison des parties périphériques des extrêmes.

Ainsi, l'hypothèse de départ tourne autour de l'idée que pendant sa campagne électorale Emmanuel Macron avait endossé les habits imaginés par ses « tailleurs en communication » (les incontournables « communicants ») : la « bienveillance » à tous les étages surtout au rez-de-chaussée – pour les classes populaires, le flatteur « respect de chacun et de chacune » pour l'égalité homme femme, la « dignité des personnes » pour les plus vulnérables, une nouvelle trajectoire politique « ni gauche ni droite » ou « gauche et droite en même temps ». L'énumération est loin d'être exhaustive. Il s'agit d'un ensemble de locutions lénifiantes – « éléments de langages » diraient les « communicants », de slogans, plus que de concepts, visant à projeter une nouvelle manière d'incarner et de vivre la présidence de la République. Plus encore, notre « monarque républicain », nouvellement élu, dans la candeur de sa nudité face au pouvoir, parler de virginité serait excessif, va se sentir le besoin d'exprimer tout l'amour infini qu'il porte à ses Sujets : « Je vous est compris et je vous aime⁶ », ou encore : « Je vous servirai dans la fidélité de la confiance que vous m'avez donnée. Je vous servirai avec amour⁷ ». En sera t-il plus aimé pour autant ? Le rêve éveillé risque d'être brutal une fois que les dernières brumes de l'euphorie électorale seront passées.

Au-delà, d'une certaine ironie protectrice face au ridicule des « formules macronniennes », ce qui se joue est bien de l'ordre d'une nouvelle forme d'expression du « verbe présidentiel » et aussi d'une volonté d'offrir une nouvelle relation entre le président et ses concitoyens. Mais l'usage et l'expérience historiques nous apprennent qu'une campagne électorale est une chose et la réalité de l'exercice du pouvoir une autre. Plus précisément, une fois l'élection gagnée, Emmanuel Macron « homme d'État » se croit toujours être paré de ses plus beaux habits compassionnels. Tout en filant la métaphore vestimentaire, il convient de souligner avec un certain effroi que les subtiles « tailleurs » – les « communicants », lui on fait croire non seulement qu'en allant jusqu'à l'extrême de sa passion pour ce « peuple souverain » dont il convoite un amour irrépréhensible mais aussi pour un paraître d'empathie, les « tailleurs en communication », sont devenus tellement serviles à l'égard du pouvoir politique et de leur toute puissance communicationnelle, qu'ils n'osent pas se rendre à l'évidence :

⁶ Emmanuel Macron, discours de campagne électorale lors du meeting à Toulon en février 2017.

⁷ Emmanuel Macron, discours au soir de sa victoire du 7 mai 2017.



l'habit imaginé par leurs soins n'existe pas, et le roi est nu. En politique, et tout particulièrement dans un régime démocratique, il y a toujours, à un moment ou à un autre, une voix prête à s'écrier : « Le président est nu » pour que la vérité du pouvoir soit enfin reconnue.

Pourtant tout semblait avoir bien commencé. Au soir de la victoire, comme François Mitterrand en son temps avec sa cérémonie d'investiture au Panthéon, Emmanuel Macron, seul et à pied, vêtu d'un grand manteau noir, apparaît sur le dernier mouvement de la 9^{ème} Symphonie « l'Ode à la joie » de Ludwig Van Beethoven⁸, devant la Pyramide du Louvre. Par cette arrivée solennelle, Emmanuel Macron, nous offre un spectacle politique (musique, éclairage, scène, décors, discours, etc.) qui semble renouer avec la force institutionnelle du rituel, comme l'exprime parfaitement Pierre Legendre⁹ :

« Les rites ont la résistance de l'acier travaillé. S'il cassent, leur matériau subsiste : les mots, les gestes, les musiques, les objets médiateurs, tout cet assemblage de formes commémoratives doit retourner au creuser institutionnel pour se métamorphoser et de nouveau servir — servir la cause, toujours la même, du *sujet authentifié* à travers le service public des liturgies qui sont la signature des cultures ».

Plus encore ce qui se joue c'est bien¹⁰ :

« *L'inexorable d'un impératif théâtral universel*, dont relève la fonction rituelle comme fonction de pouvoir, assumant de faire tenir ensemble les pièces et les morceaux que nous appelons société ».

2. Le temps des ruptures paradoxales

Dans les grandes maisons aristocratiques et bourgeoises, en leurs temps, le ménage de printemps constituait une sorte de rituel domestique incontournable préparant certes au changement de solstice mais aussi à l'arrivée des beaux jours, à de nouvelles activités, à l'intensification des rencontres. Ainsi en 7 mai 2017, la France a connu son grand « ménage de printemps ». L'arrivée d'Emmanuel Macron à la présidence de la République. Le plus jeune président de la Vème République française (39 ans). De l'épiphénomène de sa candidature surprise à l'étonnante campagne électorale se succéda l'avènement de l'événement phénoménal de son élection. Au-delà de cette

⁸ C'est aussi l'hymne de l'Union européenne. Pour une élection présidentielle et nationale le symbole est explicite !

⁹ Pierre Legendre « Un objet d'acclamations... Soulever la Question liturgique en Occident » dans Ernst H., Kantorowicz, *Laudes Regiae. Une étude des acclamations liturgiques et du culte du souverain au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2004, p. 9. Voir aussi Denis Fleurdorge, *Les rituels du Président de la République*, Paris, PUF, 2001 et *Lorsque le président paraît. Pratiques et rituels de la République*, Paris, Editions Imago, 2012.

¹⁰ *Ibid.*, p. 9.



réalité politique conjoncturelle, l'arrivée d'un nouveau président de la République est toujours marquée par un ensemble de ruptures plus ou moins institutionnelles.

Dans un premier temps, il convient de généraliser la question. Chaque fois qu'un pouvoir se met en place dans une situation nouvelle ou inédite, il se produit des phénomènes, plus ou moins intenses, de ruptures. La rupture peut être brutale, c'est le cas lors d'une révolution ; elle peut être plus institutionnellement douce, c'est le cas d'une alternance électorale, d'un changement de majorité. Dans tous ces situations contrastées, le pouvoir qui « arrive » doit obligatoirement et ostensiblement « faire peau neuve » et donc présenter un nouveau « visage », une nouvelle « incarnation ». Mais, il faut toutefois qu'il reste un « petit quelque chose », une petite ressemblance avec l'ancien pour que soit toujours marquée, d'une certaine manière, la continuité du pouvoir. Il n'y a jamais à proprement parler de rupture totale. S'il y a une rupture totale, elle ne peut avoir que deux résultats : soit l'échec à court terme du nouveau régime, soit, avec les régimes dictatoriaux réussissant à se maintenir, l'effectuation d'une autre rupture. Cette autre rupture se situe entre, cette fois, les principes les ayant conduit au pouvoir et la manière concrète de l'imposer une fois celui-ci obtenu. Généralement, c'est l'usage de la violence, de la force et le rejet de toutes formes de discussion qui règle le problème.

Il faut donc entendre ici les notions de « rupture » et de « régime » dans des acceptions étendues, recouvrant des moments de transition, de passage, introduisant des changements aussi bien réels que symboliques dans la nature des pouvoirs politiques. Par exemple en France, le passage de la Monarchie à la République, ou encore, de manière plus souple, un changement de majorité avec l'arrivée de la Gauche en 1981 et le retour de la Droite en 1995, ou même encore, à certains égards, les périodes de « cohabitations » partisans. Cette « rupture » est toujours effectuée relativement à un régime perçu ou présenté comme « ancien ».

Dans un deuxième temps, il importe de revenir à Emmanuel Macron. Son arrivée à la présidence de la République marque et est marquée, à bien des égards, par un ensemble hétérogène de ruptures :

- Rupture avec la majorité sortante à laquelle il appartenait (gauche socialiste et Ministre de l'Economie, de l'Industrie et du Numérique du gouvernement Hollande) ;
- Rupture avec la « bipolarisation politique » gauche droite : puisqu'il déclare à mainte reprise et sous différentes formes être « ni de gauche, ni de droite » ou encore être « de gauche et de droite ». Donc ostensiblement, en dehors des parties traditionnels et des clivages classiques ;
- Rupture avec l'Ancien monde politique, gestionnaire. Il se dit lui-même comme étant dans le « disruptif », c'est-à-dire la « rupture par l'innovation » ;



- Rupture dans la manière d'agir du président : « Je ne veux pas gouverner, je veux présider » ;
- En rupture avec les styles présidentiels précédents, puisqu'il est à contre pied de la présidence « bling bling » de Nicolas Sarkozy et la « présidence normale » de François Hollande, il veut être un « président jupitérien ».

3. L'énigme d'un président « jupitérien »

Pendant la campagne des élections présidentielles de 2016, Emmanuel Macron va accorder un long entretien à l'hebdomadaire *Challenges*. Bien qu'étant proche du président Hollande, il s'en démarque de manière radicale en fixant ce que doit être un président¹¹ :

« François Hollande ne croit pas au "président jupitérien". Il considère que le Président est devenu un émetteur comme un autre dans la sphère politico-médiatique. Pour ma part, je ne crois pas au président "normal". Les Français n'attendent pas cela. Au contraire, un tel concept les déstabilise, les insécurise. Pour moi, la fonction présidentielle dans la France démocratique contemporaine doit être exercée par quelqu'un qui, sans estimer être la source de toute chose, doit conduire la société à force de convictions, d'actions et donner un sens clair à sa démarche».

Il ajoute¹² :

« La France, contrairement à l'Allemagne par exemple, n'est pas un pays qui puise sa fierté nationale dans l'application des procédures et leur respect. Le patriotisme constitutionnel n'existe pas en tant que tel. Les Français, peuple politique, veulent quelque chose de plus. De là l'ambiguïté fondamentale de la fonction présidentielle qui, dans notre système institutionnel, a partie liée avec le traumatisme monarchique. C'est bien pourquoi le Président de la République, dans notre représentation collective, ne peut être tout à fait "normal". Quand il le devient, nous courons un risque politique et institutionnel, mais aussi un risque psychologique collectif, et même un risque pour l'efficacité de l'action. Le peuple français, collectif et politique, peut se retourner très vite parce qu'il est en attente d'un discours qui donne à la fois du sens et des perspectives ».

Prendre « Jupiter » comme paradigme d'une figure présidentielle est osé et vouloir en incarner la toute-puissance aussi. Mais, au-delà de cette forfanterie étonnante, Emmanuel Macron souligne que si Jupiter est bien le maître au Ciel, le Dieu des dieux, même s'il commande à la Lumière, au Tonnerre et à la Foudre, il est toujours dans la retenue avec les « humains ». Il parle de la « bienveillance », du « respect de chacun et de chacune », de la « dignité des personnes ». En fait, si entre les dieux (les ministres) il y a des dissensions, des rivalités, le « président jupitérien », lui est dans la retenue,

¹¹ Entretien pour l'hebdomadaire *Challenges*, octobre 2016.

¹² Entretien pour l'hebdomadaire *Challenges*, octobre 2016.



l'« Au-dessus ». Plus encore, ce sont les ministres (les autres dieux) qui agissent. Il n'est pas un autocrate même s'il décide de tout et ordonne tout. Emmanuel Macron veut restaurer non seulement une parole présidentielle performative – Ce qu'il annonce doit être, mais aussi implicitement de nouveau rapport avec le Premier ministre et les membres du gouvernement. De la figure du Roi, nous sommes déjà aux prises avec la figure du Dieu. Ainsi dans cette étrange parcours, la figure du Roi va se retrouver au milieu du « vide démocratique ».

4. L'espace politique de la démocratie comme « lieu vide »

Aussi étrange de cela puisse apparaître, Emmanuel Macron aborde la question du « vide » en Démocratie. L'idée n'est pas nouvelle, mais trouve une résonance singulière dans les propos du futur président de la République¹³ :

« Les gens protestent car il y a un vide. La démocratie s'incarne toujours de manière imparfaite, à des moments historiques, dans des formes plus ou moins violentes et antagonistes. La République française est une forme d'incarnation démocratique avec un contenu, une représentation symbolique et imaginaire qui crée une adhésion collective. Or, on peut adhérer à la République. Mais personne n'adhère à la démocratie. Sauf ceux qui ne l'ont pas. La vraie difficulté aujourd'hui, c'est que le concept est vide et laisse place à des prurits identitaires toujours plus forts : les Bonnets rouges en Bretagne, les Zadistes à Notre-Dame-des-Landes ou ailleurs. Ce sont des mouvements d'identification ».

Ce propos doit se comprendre du fait que « La société démocratique », comme le souligne si justement Claude Lefort¹⁴ :

« s'institue comme société sans corps, comme société qui met en échec la représentation d'une totalité organique ».

Ainsi ce qui demeure essentiel pour tout pouvoir c'est la nécessité d'offrir une « représentation d'une totalité organique ». De cette incapacité ou volonté de « représentation d'une totalité organique », tel en était le cas au lendemain de la Révolution française, la démocratie s'installe dans « l'indétermination », c'est-à-dire comme l'exprime finement encore Claude Lefort¹⁵ :

« Que la démocratie s'institue et se maintient dans la dissolution des repères de la certitude. Elle inaugure une histoire dans laquelle les hommes font l'épreuve d'une indétermination dernière, quant au fondement du Pouvoir, de la Loi et du Savoir, et au fondement de la relation de l'un avec l'autre, sur tous les registres de la vie sociale (partout où la division

¹³ Entretien pour le quotidien *Le 1* du 8 juillet 2015. Il convient de souligner que pour cet Entretien avec les journalistes Eric Fottorino, Laurent Greilsamer et Adèle Van Reeth, Emmanuel Macron est Ministre de l'Économie et pas encore candidat déclaré à l'élection présidentielle de 2017.

¹⁴ Claude Lefort, *Essais sur le politique XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil, 1986, p. 28.

¹⁵ Claude Lefort, *Essais sur le politique XIXe-XXe Siècles*, Paris, Seuil, 1986, p. 29.



s'énonçait autrefois, notamment la division entre les détenteurs de l'autorité et ceux qui leur étaient assujettis, en fonction de croyances en une nature des choses ou en un principe surnaturel) ».

Sur le plan la « dissolution des repères de la certitude » Emmanuel Macron s'inscrit dans le temps long de l'histoire en la formulant sur le plan pratique d'une forme « d'incomplétude »¹⁶ :

« La démocratie comporte toujours une forme d'incomplétude, car elle ne se suffit pas à elle-même. Il y a dans le processus démocratique et dans son fonctionnement un absent. Dans la politique française, cet absent est la figure du Roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort. La Terreur a creusé un vide émotionnel, imaginaire, collectif : le Roi n'est plus là! On a essayé ensuite de réinvestir ce vide, d'y placer d'autres figures : ce sont les moments napoléonien et gaulliste, notamment. Le reste du temps, la démocratie française ne remplit pas l'espace. On le voit bien avec l'interrogation permanente sur la figure présidentielle, qui vaut depuis le départ du général de Gaulle. Après lui, la normalisation de la figure présidentielle a réinstallé un siège vide au cœur de la vie politique. Pourtant, ce qu'on attend du président de la République, c'est qu'il occupe cette fonction. Tout s'est construit sur ce malentendu ».

Emmanuel Macron reste dans « l'esprit » des idées de Claude Lefort, puisque en fait il met en lumière l'instabilité inhérente au modèle démocratique et en même temps la garantie d'une certaine manière de son fonctionnement : Ce qui est essentiel, c'est d'éviter la personnalisation outrancière et excessive du pouvoir. Ainsi la question de l'incarnation du pouvoir devient un perpétuel combat réel, symbolique et personnel. Tout homme politique doit exister comme un élément fédérateur des attentes politiques. Attentes s'inscrivant à la fois dans des formes de compétence et d'expertise, mais aussi dans des formes plus irrationnelles comme une certaine tyrannie des affects, des émotions et des croyances. L'ensemble s'inscrit bien dans la perspective d'une construction symbolique d'une figure politique, et d'une incarnation du pouvoir en termes de pratiques.

Ainsi face au « vide démocratique », Emmanuel Macron souhaite faire advenir un « président jupitérien ». François Mitterrand en 1981 voulait incarner la « Force tranquille », plus elliptique, Jacques Chirac voulait en 1995 une « France pour tous », en 2007 Nicolas Sarkozy déclarait sans emphase qu'« Ensemble tout devient possible », François Hollande, en 2012 soulignait que « Le changement, c'est maintenant » mais surtout se définissait comme « Un président normal ». Il n'y a pas de politique sans rhétorique. Mais en politique, cette rhétorique est un miroir : tout le monde doit pouvoir y trouver un reflet favorable. En réalité, il s'agit d'un simulacre de représentation, un renversement du sens présidentiel, une sorte de trompe-l'œil fait de convention et de connivence. On croit assister à une nouvelle figuration échappant aux

¹⁶ Entretien pour le quotidien *Le 1* du 8 juillet 2015.



formes figées du politique, une nouvelle manière de faire de la politique sans politique en recherchant dans toutes situations politiques une vérité politique ou la représentation de cette vérité politique. Là encore, nous sommes dans une forme de théâtralité qui joue sur l'infini des renversements possibles des possibles. Tout est affaire de présentation, les problèmes ne sont pas nouveaux, réels ou fantasmés, c'est le chômage et la mondialisation, les réformes des retraites et des prestations sociales, l'immigration et l'islam. Ainsi émettre un avis sur de tels sujets engage peu celui qui fait des propositions dans la mesure ou les effets pratiques et les solutions sont possibles mais dans un futur lointain puisque tout repose sur une finalité effective à long terme.

Le « président jupitérien » est soumis à une souveraineté écrasante. Si l'on file la métaphore sa charge essentielle est de protéger les « hommes-citoyens ». Il ne fait pas directement la guerre, il doit réduire l'ennemi. Faire la guerre, au sens littéral, c'est l'affaire d'un autre dieu, un autre « Dieu-ministre » qui s'en charge, c'est Mars (Arès), le ministre de la Défense. Emmanuel Jupiter a toujours autour de lui une pléthore de « Dieux-ministres », qui accomplissent directement et au quotidien le travail politique. Lorsqu'on étudie le latin, on rencontre toujours la fameuse locution : « *Caesar pontem fecit*¹⁷ ». Au sens strict, cela ne signifie pas que César bâtit lui-même le pont en question. Cela signifie que César construit le pont par le verbe, par une parole performative. Il donne l'ordre. L'organisation politique et administrative de la France s'inscrit dans une constellation d'acteurs spécialisés : ministres, secrétaires d'Etat, directeurs de cabinets, directeur d'administration, etc. Ce sont ces acteurs secondaires qui agissent. Emmanuel Jupiter préside et ce sont eux qui exécutent. Cette figure jupitérienne apparaît nettement comme le reflet fidèle de l'ordre social politique français, c'est-à-dire un centralisme décisionnel autour de la figure unique du président de la République¹⁸. La métaphore, voire la métonymie, du polythéisme antique apparaît comme une sorte d'illustration lointaine de la représentation de l'action politique qui doit être avant tout une manière en représentation de gouverner, de diriger, d'assigner, d'exécuter, etc.

Le « président jupitérien », le premier (statut présidentiel) et le meilleur (vainqueur des élections présidentielles), dispose d'une marge de manœuvre qui lui permet de se mêler de tout, d'avoir un avis sur tout, et d'ordonner en toutes choses. Même s'il ne peut pas s'adresser à des catégories sociales spécifiques, en revanche il peut le faire pour des catégories spécifiques, comme des ministres, des fonctionnaires, dans la mesure où il en constitue leur autorité suprême.

¹⁷ « César construisit un pont ».

¹⁸ Cf. Denis Fleurdorge, *Charles de Gaulle ou l'invention de la figure de l'homme d'État*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2008.



5. De la neutralité à la neutralisation du politique

En guise de conclusion provisoire, il convient de faire converger l'ensemble tous ces éléments de réflexion que sont les « ruptures paradoxales », l'« incarnation jupitérienne », et l'idée de « vide » démocratique, vers un point de focalisation permettant de poser l'hypothèse d'une forme de « neutralisation » de la rhétorique politique.

L'impression que donne cette première année de pouvoir, sans avoir un véritable recule, se concrétise dans une sorte de « neutralité politique » qui *in fine* conduit à une réelle « neutralisation » politique. Autrement dit, l'usage anodin de la locution par Emmanuel Macron « ni gauche, ni droite » ou bien « de gauche et de droite en même temps » conduit à une forme de neutralisation – *Ne uter*, « ni l'un, ni l'autre ». La neutralité de cette position de principe, et de ses discours, repose sur un objectivisme qui n'est ni idéologique en apparence, ni injonctif en termes de message comminatoire¹⁹. La neutralisation de cette locution offre une vision scopique du politique: le politique sans le politique puisqu'il s'agit de se regarder et d'être regardé.

Paradoxalement, on a affaire à une activité « sans personne », sans personnalisation. Il ne s'agit pas d'une fiction mais d'une forme de représentation atone qui émane d'Emmanuel Macron. Une personne réelle et un personnage politique confondus, le réel et le représenté. Ce que dit cette neutralité est de l'ordre de la dépossession, en désamorçant en apparence toutes formes de manichéisme, en déjouant les traditionnelles oppositions binaires (Gauche/Droite ; Pour/Contre ; Bien/Mal ; Moderne/Antimoderne ; Progressiste/Réactionnaire, etc.). Le neutre n'est pas la neutralité, mais une forme construite de consensus qui permet de repousser les affirmations identitaires violentes, voire de les récupérer en les vidant de leur substance (voile, islam de France, immigration, délinquance). La politique est entraînée dans un espace neutre, neutralisé aux antipodes du subjectif ou du *trash* politique (Le Pen, Mélenchon, etc.) mais aussi pour une part du véritable débat démocratique (hausse des impôts, réformes des retraites, diminution des protections sociales, place des « migrants »).

Ainsi, la représentation politique jupitérienne entre dans une forme non conceptuelle qui vise à toucher en permanence le point neutre des individus et de leurs opinions : une représentation non représentative, un spectacle non spectaculaire. L'intensité affective et émotionnelle ne vient pas de l'exaltation des idées, des grands thèmes de société, des idéologies concurrentielles, mais vient de la subordination directe à une systématisation de la mise à distance de tout objet politique et d'une neutralisation qui est le refus catégorique du conflit (en tant que catégorie) et de l'injonction de l'événement (en tant que déterminisme absolu). Cet état politique se

¹⁹ Voir sur cette question les travaux de Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France 1977-1971*, Paris, Seuil/IMEC, 2002.



retrouve dans le développement de l'idée présidentielle de « disruption », de rupture par l'innovation.

En termes prosaïques, on peut parler d'une forme de récupération politique, d'instrumentalisation assez perverse de l'événement social. Le politique entre en représentation par une mise en scène virtuelle dans la mesure où la neutralisation s'impose par l'impossibilité d'identifier, de vérifier, de rationaliser. Que dire des chiffres du chômage, de l'immigration, de la délinquance, de la dette nationale, etc. lorsqu'on connaît la difficulté technique pour construire des modèles scientifiques suffisamment fiables, pour identifier ce que l'on souhaite comptabiliser, pour définir des populations ou des échantillons. Ce qui importe, c'est de réduire la distance entre une réalité sociale et sa mise en représentation émotionnelle. Simplement, il faut se laisser affecter par l'immédiateté de l'émotion qui entraîne un effet de brouillage partiel et partial, qui cède le pas à toutes les formes libres de l'imaginaire et de la recomposition de la réalité politique.

Bibliographie

Fleurdorge D. (2001), *Les rituels du Président de la République*, Paris, PUF.

Fleurdorge D. (2008), *Charles de Gaulle ou l'invention de la figure de l'homme d'État*, Paris, Connaissances et Savoirs.

Fleurdorge D. (2012), *Lorsque le président paraît. Pratiques et rituels de la République*, Paris, Éditions Imago.

Duverger M. (1974), *La monarchie républicaine. Ou comment les démocraties se donnent des rois*, Paris, Robert Laffont.

Lefort C. (1986), *Essais sur le politique XIXe-Xxe siècles*, Paris, Seuil.

Legendre P. (2004), « Un objet d'acclamations... Soulever la Question liturgique en Occident » dans Ernst H., Kantorowicz, *Laudes Regiae. Une étude des acclamations liturgiques et du culte du souverain au Moyen Âge*, Paris, Fayard.

Machiavelli N. (2000/1532), *Le Prince*, Paris, Editions des Mille Et Une Nuits.

McLuhan M. (1962), *The Gutenberg Galaxy. The Making of Typographic Man*, Toronto, University of Toronto Press.

Quignard P. (2005), *Sordidissimes. Dernier royaume V*, Paris, Grasset & Fasquelle.



Schwartz E. L. (2006/1934), *Le Roi nu*, Paris, Éditions L'Avant-Scène Théâtre.